

arrigo
lessana

nos conversations
du mercredi

ARRIGO LESSANA

NOS CONVERSATIONS DU MERCREDI

Un homme – le narrateur – s’adresse à son petit-fils, Angelo, qui vient de perdre sa mère. Ils regardent vers l’avant et vers le passé. « Qu’est-ce que tu veux faire plus tard ? », se demandent-ils réciproquement. Il y a de l’incertitude au sujet du futur, on s’en doutait.

« C’est un livre d’amour et de deuil, de souvenirs chéris et d’anticipations parfois inquiètes, parfois confiantes. C’est un livre d’écrivain, qui a trouvé le ton le plus juste, le plus familier, le plus amical, un beau ton d’être humain pour dire jusqu’à quel point on peut accompagner ceux qu’on aime – l’une vers l’ombre de la mort, l’autre sur les chemins de la vie, avec gravité, humour et une indéfectible bonne humeur. »

Emmanuel Carrère

NOS CONVERSATIONS
DU MERCREDI

du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

LE SENS DE L'ORIENTATION

chez Denoël

L'AIGUILLE

du même auteur
en numérique

LE SENS DE L'ORIENTATION

ARRIGO LESSANA

NOS CONVERSATIONS
DU MERCREDI

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

© Christian Bourgois éditeur, 2018
ISBN 978-2-267-03111-9

À Charlotte

Avec Angelo

«Et toi, qu'est-ce que tu veux faire plus tard?» m'a-t-il répondu quand je me suis laissé aller à lui poser cette question peu pertinente, et largement en avance sur le déroulement de sa vie. «Qu'est-ce que tu voudrais faire plus tard?»

Angelo s'assied sur le dossier du canapé et se laisse glisser en arrière, le dos contre le siège, la tête dans le vide et les jambes en l'air. La question de l'avenir de quelqu'un qui a un passé, comme moi, son grand-père, ne le concerne visiblement pas. Il n'attend pas ma réponse :

— Qu'est-ce que tu préfères ? dit-il tout à trac, dans un large sourire déformé par l'inversion de la pesanteur. Que je devienne docteur, avocat ou architecte ?

— Tu te souviens, tu devais avoir six ou sept ans, tu m'avais demandé si, à mon avis, tu avais les qualités pour devenir chirurgien comme moi. «Oui, évidemment», t'avais-je répondu.

Tu avais pourtant eu l'air d'en douter, je l'ai vu dans tes yeux. Tu n'osais croire, semblait-il, que ce fût possible.

Curieusement, je me suis senti bien embarrassé pour te décrire lesdites aptitudes nécessaires pour

devenir chirurgien. En un instant, j'ai eu la sensation de voir se dérouler le fil de ma vie... Mais dans une tonalité obscure. J'ai dû faire un effort pour effacer, pour toi, le poids de ce métier, les ennuis, les échecs... Pour ne t'en montrer que le côté merveilleux.

J'avais éclairci ma voix : « Tu es très adroit, avais-je ajouté, ça aide bien pour faire ce métier, mais ce n'est pas l'essentiel. Tu es vraiment malin et tu as un bon sens du discernement, tu es capable d'être à la fois prudent et courageux : plus qu'un métier d'adresse, je dirais que la chirurgie est un métier de stratégie. Dans une bataille... »

Contractant ses abdominaux, Angelo relève la tête et le torse ; il me voit de bas en haut et écarquille les yeux comme s'il se réveillait d'un rêve.

— Quelle bataille ?

— « Demain, dans la bataille, pense à moi », lui dis-je en riant. Le mot « bataille » me rappelle cette réplique étonnante de la pièce de Shakespeare, *Richard III*. Imagine une copine qui dirait au collègue : « Demain, en plein contrôle de français, tu penseras à moi, n'est-ce pas ? Tu me donneras cette preuve d'amour impossible... »

— Shakespeare, c'est trop.

— Tu as raison, ça n'a rien à voir... Je disais, qu'est-ce que je disais, déjà ? Oui... On parlait de stratégie... À la veille d'une bataille... Si tu es le général en chef, tu évalues d'abord tes propres faiblesses, et d'une certaine façon, tu t'installes... Tu pars de... là où tu as de bonnes raisons de douter. Et tu imagines l'affrontement du point de vue de ton éventuelle infériorité. Secondairement, tu considères ce que d'ordinaire tu sais déjà : tes points forts... Et tu n'oublies

pas de t'en méfier. Vis-à-vis de l'ennemi – pour un chirurgien : la maladie et tous les inconvénients qui l'entourent – tu mesures d'abord la menace que ton opération pourrait représenter pour le patient, avant de considérer avec quelle facilité tu comptes enfoncer les lignes de sa maladie.

Oui, je crois que tu serais un bon stratège... J'ajouterai que tu es plutôt accrocheur. Ça vaut mieux.

— Je ne pense plus à la médecine, me dit doucement Angelo en regardant dans le vague, c'est trop pour moi et ce n'est pas drôle.

— C'est vrai. On pense au bon docteur, il a l'air content, et il a affaire à des gens parfois très malades et très inquiets.

— Les docteurs font ce qu'ils peuvent ; moi, je veux faire ce que je fais déjà maintenant. Apprendre à coder, et devenir codeur, voilà ce que je veux faire.

— Codeur ? Que veux-tu dire ? Je ne vois pas bien... Tu peux m'expliquer ?

Assis derrière le canapé, je m'adresse aux pieds d'Angelo. Il a treize ans et il chausse du quarante et un, j'ai l'impression qu'il pourrait marcher sur l'eau.

— Je code le jour, je ne dépends de personne, je vois mes copains le soir et j'ai la paix.

— Mais le codage... Je ne vois pas bien en quoi ça consiste.

Angelo s'étire, sa tête touche le sol, ses pieds montent vers le plafond, il bâille.

— Je veux travailler dans l'algorithme !

— Ah... Je... Ah...

— C'est un machin que tu inventes et qui te permet de résoudre le problème. Je sais... Mon prof

de maths, il dit que... Il nous l'a fait écrire. « C'est tout simplement une façon de décrire dans ses moindres détails comment procéder pour faire quelque chose. » Après, ça marche tout seul, plus besoin de réfléchir.

— Tu as de la mémoire... La tête en bas.

J'aime bien quand tu dis : « Tout simplement... » pour quelque chose de très compliqué.

— La tête en bas, je me sens à l'abri, a poursuivi Angelo. Et si je pense au codage, je me sens protégé. Je code le jour, dans ma chambre au chaud, je n'ai personne sur le dos, je code quand je veux, je me lève quand je me réveille et je code sans penser à autre chose. Tranquillos.

— Tu t'imagines...

— Je m'imagine dans une chambre confortable, avec un lit pas trop étroit, sur la table, une tasse de café fumant et un Mac Pro, grand écran avec une bonne souris, rapide et précise. Ou bien un PC, plus puissant et moins cher, faut voir. Ou les deux.

— C'est ça, les deux !

— Tu m'as déjà vu boire du café ?

— Non.

— Alors pourquoi j'imaginai... comme tu dis, j'imaginai... une tasse de café fumant, je dis bien *fumant* ! sur la table, à ton avis ?

— Tu auras pris goût au café... Peut-être même, pendant que tu y es, au poisson et aux tomates...

— Ce n'est pas ça du tout ! Le langage Java... ça te dit quelque chose ? Bon. Java, en argot américain, ça veut dire café. Les programmeurs boivent beaucoup de café, tu t'en doutes. Avant, le langage informatique en question s'appelait *Oak*, comme le chêne qui bou-chait la vue devant la fenêtre du bureau de l'ingénieur

qui a inventé le système. Mais ils ont dû changer le nom, parce que *Oak*, était déjà pris par un fabricant de cartes vidéo. Alors ils ont choisi Java, parce qu'ils buvaient du *java*. Et le logo de Java, si tu regardes, c'est une tasse de café fumant.

— Tu m'épates!

— Ah, un fauteuil à roulettes, pour glisser vers les étagères et attraper les manuels indispensables aux codeurs, avec tout sur l'informatique et les jeux vidéo, Minecraft en tête. C'est le meilleur.

— Tu m'as montré ton jeu Minecraft. Une chose m'a frappé: la voix qui t'accompagne dans les dédales du jeu. Je l'ai entendue une fois ou deux, il y a longtemps déjà, et je l'ai encore dans l'oreille. Elle me fait penser à la voix d'un bon copain sur qui tu peux compter, semble-t-il, un grand frère, peut-être. Un ton léger, précis et léger, avec des petites blagues qui te rendent euphorique. Je pense au bon copain que tu retrouves après ta journée de codage. Je me suis demandé si cette voix hypnotique n'était pas en train de t'embarquer dans une affaire de somnambule.

Tu ne serais pas du genre à te méfier?

ANGELO: Je m'intéresse aux mécanismes.

MOI, *qui ne saurais pas si tu es du genre à te méfier*: Tu ne t'en souviens pas, mais quand tu étais très petit, tu m'avais dit (c'était ton anniversaire): «Offre-moi un mécanisme.» J'imaginai une machine avec des pignons dentés, des courroies, des élastiques et des poulies – le tout, destiné à transformer... je ne sais pas, moi, le mouvement?

ANGELO: Je me demande toujours comment ça marche. Après, ne me demande pas comment *quoi* marche!

*

Angelo et moi, nous nous voyons tous les mercredis. Il arrive dans l'après-midi – souvent il s'installe la tête en bas pour engager la conversation –, et repart le jeudi matin à la première heure. Il habite avec son père à trois stations de métro de chez moi, ou vingt minutes en trottinette. Quand nous allons à la montagne pour les vacances, son chat Muffin nous accompagne toujours.

Il avait onze ans quand sa mère a disparu, envahie par une sale maladie. Il en a treize aujourd'hui. Depuis l'âge de six ans, il la savait malade, et plusieurs fois nous avons cru, comme lui, elle et moi, qu'elle allait guérir.

Il est arrivé qu'au collège des imbéciles se moquent de lui parce que sa mère allait mourir. Le besoin avait surgi de partager sauvagement l'inquiétude qui tourmentait leur camarade.

Il est arrivé qu'Angelo cherche la bagarre et qu'il la trouve.

Il est arrivé qu'il s'évertue à parler le plus mal possible et qu'il y parvienne.

*

Pour l'instant, l'écriture manuscrite d'Angelo ressemble aux traces que les pattes d'une mouche gauche, imbibées d'encre, auraient laissées sur le papier.

« C'est tout ce que tu trouves à me dire, quand tu vois le travail que j'ai fait ! », m'a-t-il rétorqué, droit

dans les yeux, quand je lui ai fait remarquer que je ne parvenais à interpréter aucun des signes qu'il avait disposés minutieusement sur quatre pages, au moins, où il disait avoir raconté son voyage scolaire à Naples.

— Vus de loin, on dirait des hiéroglyphes...

— Je le connais, Champollion, me dit-il avec un sourire, c'est lui qui a traduit les hiéroglyphes.

— C'est vrai, si ce n'est qu'ils s'y sont mis à plusieurs et que ça leur a pris du temps, une vingtaine d'années à partir du moment où ils ont compris que les inscriptions sur la pierre de Rosette...

— Je sais, Rosette, c'est le nom d'un village dans le delta du Nil.

— Alors, tu sais que la stèle gravée de Rosette porte trois versions d'un même texte écrit en deux langues et trois écritures...

— Ça fait beaucoup.

Angelo saisit son téléphone et tape un mot. Il me le tend pour me montrer la page Wikipédia de Jean-François Champollion et regarde par la fenêtre en pliant le poignet, comme s'il allait le lâcher.

— En alphabet grec, égyptien démotique, c'est-à-dire l'écriture de tous les jours (vulgaire) de l'époque, et en hiéroglyphes (nettement plus chic).

— Ça a dû aider.

— Un savant anglais, contemporain (et rival) de Champollion, Thomas Young, a remarqué que les noms étrangers étaient écrits de façon phonétique. Par la suite, Champollion a compris que les hiéroglyphes utilisent aussi des caractères phonétiques pour écrire des mots égyptiens.

— Où veux-tu en venir ?

— Petit à petit, ils ont repéré des groupes de similitudes entre les textes... Les noms de Ptolémée, Cléopâtre, Ramsès sont apparus... Voici ce que dit Champollion: «L'écriture hiéroglyphique est tout à la fois figurative, symbolique et phonétique, dans un même texte, une même phrase, je dirais même, dans un même mot.»

Comment en sommes-nous venus à parler de Champollion? Oui. À cause de tes hiéroglyphes en pattes de mouche...

Tu sais... non, tu ne sais pas... que Champollion, enfant, a eu beaucoup de mal à apprendre à écrire de façon lisible. Il avait une calligraphie exécrationnelle, l'orthographe ne lui disait rien de bon et il ne comprenait rien aux mathématiques! On dit aussi qu'il avait mauvais caractère.

— Tu m'étonnes!

— Et puis ça s'est arrangé... Très bien. C'est peut-être pour ça qu'il s'est intéressé à toutes sortes d'écritures, avec, j'imagine, une façon personnelle d'approcher les signes. Il n'est pas impossible que cet inconvénient lui ait permis de trouver un point de vue décalé, tout à fait original, pour ses recherches.

— Ah... C'est pas impossible, tu dis?

— Je dis... parce que quand on met les choses en relation, il vaut mieux se méfier. Alors je les rapproche, mais je ne dis pas que l'une est la cause de l'autre, sinon tout s'enchaîne, et les chaînes ne sont pas bonnes pour la liberté.

— T'aurais pas fumé la moquette, toi? Mon papy a fumé la moquette. Je vais poster ça sur Instagram avec ta photo.

Angelo est bon en maths. Il n'a pas songé à me dire qu'il avait été très bien classé à un concours de maths pour des classes de cinquième de la région parisienne. Quand je l'ai appris, je l'ai félicité. Il m'a dit :

— Je pense que je vais bientôt décrocher. L'année prochaine, probablement.

— *Décrocher*? Mais pourquoi? Ça te plaît, tu en fais à l'école, des maths, pourquoi voudrais-tu décrocher? Les algorithmes ont besoin de maths, non?

— Je n'en fais pas vraiment, tu sais. Si... à la fin du cours, quand les autres rangent leurs affaires dans leurs cartables, je fais les exercices en vitesse.

— Je me demande où tu as trouvé ça, « décrocher ». Tu dis ça pour m'impressionner?

— Les gens décrochent.

— Quels gens? Je ne vois pas qui sont les gens, ni en quoi tu ferais partie d'un groupe qui s'appellerait les gens. Les gens qui décrochent.

On parle des élèves *décrocheurs*. On dit que le décrochage n'est pas une fatalité, ou bien que c'est une fatalité dans certaines situations, c'est selon.

C'est peut-être le mot qui t'attire... Je ne sais pas ce que tu mets dans ce mot-là. Partir à la dérive, larguer les amarres, disparaître, quitter les autres, dire adieu aux copains, à l'école, à ton prof de maths qui t'aime plus que bien, à ta prof de français dont tu te méfies. Couper la corde, envisager la défaite... se sentir attiré par quelque chose de dramatique, comme un vertige qui te happe et te précipite dans le vide. Le drame, la tragédie. Ça serait une tragédie, ce décrochage!

Tu sais... Je dis « tu sais » quand je suppose justement que tu ne sais pas... le mot Tragédie vient du grec *tragos*, qui veut dire « bouc », et de *aidô*,

« chanter » : le chant du bouc. Il s'agit de la mue des enfants – ce qui t'arrive en ce moment – qui chantaient dans les chœurs et dont la voix muait. Tout à coup, ils n'arrivaient plus à chanter, on disait qu'ils chantaient comme un bouc. Ils devaient quitter le chœur, faire leurs adieux. C'était une tragédie.

Je me suis promis de ne pas te donner de conseils, ça ne sert pas à grand-chose, je sais. Mais à cette occasion où tu me fais le coup du décrochage, je te dis une chose qui me vient de ta mère et qui, de ce fait, ne ressemble pas à un conseil, c'est plutôt un souffle, une impulsion, un encouragement, comme on dit, à un boxeur : « Vas-y! tu peux cogner. » Tu aimes les maths, alors fais des maths, n'avance pas à reculons face à ce qui te plaît.

Je ne sais pas si elle est authentique, mais je te livre l'anecdote comme on me l'a racontée : Marcel Cerdan, le grand boxeur, était allé consulter la psychanalyste Françoise Dolto à la suite d'une défaite où il s'était senti « empêché », en quelque sorte. « Vous pouvez cogner, ce n'est pas votre père! », l'a-t-elle puissamment encouragé.

— Tu veux dire que je peux cogner ?

— Non, que tu peux faire des maths !

*

L'expérience des autres ne sert pas non plus à grand-chose, je sais. Ta mère, peu de temps avant de disparaître, m'a confié quelque chose pour toi, qui la

concernait. Quelque chose qu'elle a voulu faire passer de sa vie à la tienne :

« Je regrette de n'avoir pas pris le risque d'être une artiste. J'aurais voulu peindre et dessiner. J'aurais voulu vivre à la campagne depuis que j'étais enfant. Je n'ai pas su donner d'importance à ce que j'avais envie de faire. »

Je me souviens. Nous étions tous les deux dans sa chambre à l'hôpital, l'aide-soignante lui avait apporté un plateau pour dîner. Elle avait passé un joyeux après-midi avec son amie Martine. Entre deux crises d'étouffement, elle reprenait des forces et retrouvait sa belle énergie. Charlotte savait qu'elle partait trop tôt. « Il a encore besoin de moi », assurait-elle en me parlant de toi.

En quittant l'hôpital, j'ai noté, sur un carnet, quelques mots qu'elle m'a soufflés avec cette façon calme qu'elle avait d'envisager ce qui allait suivre :

« Dis à Angelo que je lui fais confiance, il trouvera sa voie. Dis-lui qu'il faut partir de ce qui est présent dans la vie. Dis-lui de s'appuyer sur les choses qu'il a à faire, et sur celles qu'il a envie de faire, aussi. Dis-lui de dire oui à ce dont il a envie. Tu lui diras, n'est-ce pas? »

Angelo ne dit rien. Il me regarde comme s'il craignait qu'en parlant de sa mère – ma fille –, j'éprouve de la peine.

*

Nous sommes assis dans la salle d'attente d'un cabinet de radiologie, Angelo s'est foulé le pouce de

la main gauche (il est gaucher) en jouant dans la cour du collègue. On lui a installé une petite attelle, il la trouve plutôt chic.

— La bonne nouvelle, c'est que je ne peux pas écrire avec ça. La mauvaise: je suis gêné pour manipuler la souris de mon ordinateur.

— Tu dis ça pour me faire plaisir?

— Je blague.

— Ah! Merci de me préciser que tu blagues quand tu blagues. Tu me fais penser à celui qui commence par dire: «Vous allez rire...», avant d'infliger sa bonne blague.

«Tu lui diras.» Un message dans le temps qu'elle me demandait de lui transmettre, avec ces quelques mots volatiles et d'autres encore.

«Tu lui diras» m'est venu à l'esprit comme si j'avais entendu sa voix dans cette salle d'attente exiguë, assis sur ces mêmes chaises molles en plastique en forme de trèfle où j'avais pris l'habitude d'attendre Charlotte quand elle venait faire des IRM et autres scanners. Presque toujours décevants.

*

Sortis de ce foutu cabinet de radiologie, Angelo tenant précautionneusement sa main gauche dans sa main droite, nous avons été accaparés par une succession de sirènes de pompiers venant du côté du boulevard Magenta. Nous sommes allés voir. Ils avaient déployé la grande échelle jusqu'au quatrième étage d'où sortait une épaisse fumée noire. Il

offre ce « portrait d'arbre seul » à son amie Lucette, son dernier dessin, je crois.

Un arbre minéral et nerveux, sur la teinte gris pâle du papier Canson. Son pied ne touche pas terre, le sol n'existe pas, il ne s'envole pas non plus, il est immobile, rien n'évoque le moindre souffle de vent. Charlotte avait donné au tronc et aux branches une consistance crayeuse. Un trait vert malachite parcourt les ramures éparses jusqu'au faite. Il est chargé de feuilles confondues par de larges traits de peinture mouillée et d'autres, distinctes, fines et frisées, légères. « L'arbre seul » n'est pas concerné par la gravité.

« Ton chien m'a accompagnée cet après-midi dans la forêt, Lucette, et pendant que je dessinais – tu sais comme il s'affaire habituellement autour de moi –, il est resté immobile, presque sans bouger, c'est étrange, non ? »



Nos conversations du mercredi Arrigo Lessana

Cette édition électronique du livre
Nos conversations du mercredi d'Arrigo Lessana
a été réalisée le 10 septembre 2018
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267031096
ISBN PDF : 9782267031119
Numéro d'édition : 2420